

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/3 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.3.63758

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

hiérarchies, faire dans les corpus des choix personnels et reprendre aussi des éléments de discours conventionnels, mais qu'il est plus important encore de rester apte à renverser ces châteaux de cartes pour s'abîmer dans la contemplation des souliers peints par Van Gogh. Un livre difficile puisqu'il a prévu et intégré sa propre déconstruction.

Michel ESPAGNE, Paris

Matthias STEINBACH, *Des Königs Biograph. Alexander Cartellieri (1867–1955). Historiker zwischen Frankreich und Deutschland*, Frankfurt a. M. (Peter Lang) 2001, XI–340 p. (Jenaer Beiträge zur Geschichte, 2).

Était-il bien nécessaire de rédiger un ouvrage de plus de trois cents pages sur la vie et l'œuvre du professeur Alexandre Cartellieri, qui ne bénéficie pas de la même réputation savante que ces grands maîtres de la science allemande que furent Mommsen, Droysen ou Treitschke? En ouvrant la monographie, je ne cache pas que j'étais plutôt sceptique sur la légitimité de cette entreprise. Or, en la refermant, je reconnais volontiers mon erreur et la valeur du travail remarquable de Matthias Steinbach non seulement sur le plan historiographique, mais aussi pour une meilleure connaissance des fondements d'une culture commune aux élites européennes.

Il paraissait cependant difficile de relever dans la longue carrière, en apparence assez terne, de Cartellieri, des éléments saillants qui méritent de retenir l'attention des chercheurs: nommé professeur à Iéna en 1902, il y accomplit toute sa carrière et y demeure jusqu'à sa mort en 1955. Mais, précisément, c'est peut-être dans la relative banalité administrative et la grisaille académique de ce destin que réside l'intérêt principal de cette biographie. L'auteur a en effet eu la chance de pouvoir dépouiller les archives personnelles de Cartellieri conservées à Iéna et désormais accessibles aux chercheurs depuis la chute du Mur, notamment l'exceptionnel journal qu'il a tenu de 1878 à 1954. À partir de ce passionnant matériau d'*Ego-Histoire*, Matthias Steinbach, qui a délibérément sacrifié l'anecdotique, a privilégié avec raison trois axes majeurs d'étude parfaitement complémentaires: la carrière scientifique d'un grand «mandarin» de l'Université allemande pendant une quarantaine d'années; les rêves de puissance, puis les désillusions d'un éminent représentant de la bourgeoisie libérale conservatrice depuis l'époque de Guillaume II jusqu'au Troisième Reich; enfin l'esquisse de ce qui pourrait être une histoire de la culture européenne et des relations scientifiques au sein de la République des lettres.

Grâce à l'existence de ce journal, nous connaissons mieux le déroulement des années de formation du jeune érudit, les impressions ressenties et les influences reçues lors de ses séjours à Rome, Tübingen, Leipzig, Berlin; nous suivons ses premiers pas comme enseignant à Heidelberg de 1899 à 1902; nous l'accompagnons en quelque sorte dans sa longue carrière à Iéna; bref nous pouvons saisir de l'intérieur le fonctionnement du fameux séminaire, qui fit, à juste titre, la gloire de l'Université allemande pendant environ un siècle. De ce point de vue, la biographie de Cartellieri représente une riche contribution à l'histoire sociale de la science allemande et à l'histoire des mentalités universitaires.

Le cas de Cartellieri est également un excellent révélateur de l'évolution des élites allemandes confrontées à trois crises politiques majeures: la déclaration de guerre en 1914, la défaite et la chute de la monarchie en novembre 1918, enfin l'accession d'Adolf Hitler à la chancellerie en 1933. Or, face à ces événements de grande portée nationale et internationale, Cartellieri ne se distingue guère par son originalité et réagit le plus souvent comme la bourgeoisie libérale conservatrice nostalgique de l'époque de Bismarck. Dans cette perspective nationaliste, pendant la Grande Guerre, il lie sans complexe civilisation et puissance, associe sans contradiction Goethe et Bismarck. Au besoin, il appelle l'histoire germanique à la rescousse pour justifier les ambitions territoriales du Grand État-major: l'annexion de la

Pologne en 1916 est ainsi assimilée par ses soins à un retour légitime à la politique impériale d'Otton III! Comme beaucoup d'autres intellectuels traumatisés par la défaite, les conditions du traité de Versailles et l'impuissance chronique de la République de Weimar, il a sincèrement perçu, au tout début du moins, Hitler comme un homme d'État capable de restaurer l'ordre en Allemagne, puis de lui rendre son rang et son prestige en Europe. Scandalisé ensuite par l'antisémitisme des nazis et leur brutalité, il prend rapidement ses distances par rapport au régime national-socialiste et se réfugie dans une sorte de tour d'ivoire.

La troisième facette de cette biographie n'est pas la moins fascinante: elle nous fait découvrir l'éducation européenne de cet humaniste, mais aussi ses limites. Ce grand savant pétri de culture antique, dont les études secondaires à Paris lui assurent une maîtrise parfaite du français, qui lit à livre ouvert Shakespeare et Dante, qui est un spécialiste internationalement reconnu de l'histoire de la France de Philippe-Auguste et de la Révolution française et entretient des relations cordiales avec la plupart des médiévistes français, n'a cependant jamais été, semble-t-il, un Européen convaincu. Ainsi, pendant la Grande Guerre, l'incompréhension entre Henri Pirenne, le grand savant belge, interné à Iéna, et Alexandre Cartellieri s'avère courtoise, mais totale. Pourquoi la communauté des savants, en France comme en Allemagne du reste, a-t-elle été impuissante à s'opposer à la guerre puis à la barbarie, il y a là un grave problème que le livre met clairement en évidence, mais qui mériterait assurément d'être repris et traité à une échelle européenne.

De son vivant, Alexandre Cartellieri avait publié nombre de ses travaux en France et avait su rendre compte avec pertinence et finesse de la production historique française, en particulier médiévale. Par un juste retour des choses il me semble aujourd'hui indispensable que la biographie bienvenue de celui qui fut, malgré bien des différends et des malentendus, un trait d'union culturel entre la France et l'Allemagne, soit rapidement traduite et publiée par un éditeur français.

Christian AMALVI, Montpellier

Uwe PUSCHNER, *Die völkische Bewegung im wilhelminischen Kaiserreich. Sprache – Rasse – Religion*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2001, 464 p.

Enseignant l'histoire contemporaine à l'Université libre de Berlin, Uwe Puschner était coauteur d'un Manuel du mouvement *völkisch* (1871–1918) avant de soutenir en 1999 une thèse sur le même sujet dans la même université.

Sans apporter d'éléments nouveaux, l'auteur entend plaider l'intégration de l'histoire de ce mouvement dans celle de l'empire wilhelmien, contrairement à ceux qui le considèrent comme une conséquence de la Première Guerre mondiale. Complété par 63 pages de bibliographie, quelques tableaux annexes, un index des personnes et un index des nombreuses institutions citées, le plan comporte trois parties d'inégale longueur. La première présente le code linguistique du mouvement, la seconde, la plus étoffée, analyse l'évolution de l'antisémitisme vers la conception de l'homme racial allemand, la troisième aborde les aspects de la foi spécifique allant d'un christianisme allemand à la foi germanique. La langue, la race (sic) la religion constituent en effet les trois concepts clefs de l'idéologie *völkisch* qu'Hitler reprendra largement tout en récusant la paternité du mouvement. En guise de conclusion l'auteur s'interroge sur la structure et la stratégie de cette mouvance restée hétérogène jusqu'en 1914.

Source principale de la recherche: les plus de soixante revues publiées avant 1914. Ces publications, souvent aussi éphémères que les groupes dont elles sont issues, constituant néanmoins un forum de débats et un instrument de diffusion des thèses. Seules le »Heim-dall«, crée en 1890 et »Der Hammer«, en 1902, subsisteront jusqu'en 1933 parce que ces revues ont su créer autour d'elles des associations de soutien. Figure de proue du *Reichs-*